

Vincent Martorell

L'homme debout

Nouvelles

Vincent Martorell

L'homme debout

Nouvelles

Les larmes d'Athénaïs

À Mathilde.

*Merci à Henri Ribet pour ses précieux renseignements sur
la rivière Ger.*

Une légende existe en pays de Comminges. On raconte que le fantôme de Françoise Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, vient chaque mois d'août au moment de la pleine lune, pour se baigner dans les eaux de la Garonne quand celle-ci accueille dans son lit le Ger, pas très loin du château appartenant à la famille de son mari. On dit aussi que la favorite du Roi-Soleil, nostalgique de sa vie passée, mélancolique de la beauté qui l'a quittée, a le cœur si lourd qu'elle alimente par ses larmes les eaux du fleuve. Bien sûr il ne s'agit que d'une légende !

C'est une histoire que racontent les anciens. Transmise de bouche à oreille, car ici, dans ce coin de Comminges, le pouvoir de la tradition orale est toujours bien enraciné dans les pratiques. Comme pour la plupart de ces récits, aucun historien ni spécialiste ne peut en affirmer ou en infirmer la véracité. Une seule chose subsiste, c'est l'intérêt qu'elle suscite lorsque résonne la voix du conteur qui en entame le récit au coin d'une cheminée, ou à l'occasion d'un festival consacré aux traditions. Ancrés profondément dans le patrimoine des habitants, tous se

souviennent de la première fois qu'ils l'ont entendue, racontée par un ancien au visage aussi ridé que les sillons tracés patiemment au pas des chevaux dans les plaines où poussent le maïs, le blé ou les tournesols qui illuminent de leurs têtes blondes les rives du grand fleuve. Bien sûr, pour les sceptiques, on admettra que certains éléments ont été transformés, voire déformés. La mémoire humaine a ses défaillances, mais une chose est certaine : le fond de ce récit – qui en a troublé plus d'un – reste le même.

Tout commence au mois d'août 1776. Pierre Daestigue, jeune poète qui passe le plus clair de son temps à se creuser la tête pour trouver la rime juste, est le héros malgré lui de cette étonnante aventure. Ce jour-là, comme à son habitude, Pierre est assis sur l'herbe du pré du père Jean, un champ en bordure du Ger qui passe nonchalamment à l'ombre du château de Montespan, dont les murs d'enceinte, éventrés par le temps et les guerres, et ce qui subsiste du donjon montent une garde silencieuse sur les forêts, les animaux sauvages et les hommes vivant en bordure de cet affluent qui, à cet endroit précis, s'abandonne à la Garonne. Nous sommes en pleine saison chaude, et la rivière Ger n'est plus qu'un ridicule filet d'eau qui s'étire péniblement sur les rochers et les pierres anguleuses, échauffés par un soleil de plomb. Les feuilles d'un peuplier noir font ce qu'elles peuvent pour ame-

ner sur la tête de notre poète un peu de fraîcheur. Pour le reste, ses pieds se balancent au-dessus de ce qu'il reste d'eau. Il règne une chaleur étouffante.

De nombreux poissons pourrissent le ventre à l'air. Vairons, chabots et pas moins d'une dizaine de truites fario forment une pile qui attire les mouches, que deux ou trois corbeaux chassent sans ménagement pour dépecer ces cadavres aquatiques peu ragoûtants. Pierre vient souvent ici, c'est un petit coin de tranquillité auquel l'orme champêtre et des grappes de laurier aux belles feuilles brunes en pointes de lance donnent matière à l'inspiration poétique. Mais c'est aussi un lieu de rendez-vous. C'est là que la nuit dernière, avec Fanon, ils ont passé un moment délicieux.

Fanon, c'est la fille du meunier. Une belle fille plantureuse, avec une jolie taille et de petits seins qui épousent parfaitement la paume de ses mains. Le poète lui conte fleurette depuis longtemps maintenant. Lorsqu'ils se retrouvent, il aime la regarder tresser les longues tiges des grandes marguerites que l'on cueille à foison sur les berges du Ger. Durant des heures, les deux amoureux, couronnes de fleurs dans les cheveux, doivent être discrets s'ils veulent admirer ce couple de loutres qui plus en amont cherchent le courant, se tortillent comme des vers, plongent à nouveau, remontent à la surface et, sans jamais

se lasser, disparaissent encore. Comme à leur habitude, les amoureux font des projets d'avenir. Mais alors qu'ils cherchent les prénoms de leurs futurs enfants, soudain, Fanon pousse un cri d'effroi, et Pierre est obligé de la bâillonner de ses deux mains pour éviter d'ameuter le père de la fille et surtout son frère, le gros Louis. Une fois Fanon calmée, Pierre lui demande pourquoi ce cri.

Elle lui explique, tout essoufflée, que sur ses petits petons, offerts à une minuscule flaque d'eau, une lamproie vient de passer. « Ce maudit poisson du diable me fait horreur, ajoute-t-elle, avec sa bouche en ventouse, il suce le sang de ses proies. » L'amant de la fille décide de ne pas en rester là et, repérant l'affreuse anguille, d'un coup de bâton lui règle son compte. Il ne reste plus grand-chose de ce monstre lorsqu'il le balance dans un massif de fumeterres. La pauvre Fanon, tremblante, vient se blottir dans les bras de son soupirant, et Pierre remercie encore l'horrible lamproie, car ce soir-là, la douce fille du meunier partagera avec lui toute son innocence.

Le lendemain, Pierre sait qu'à présent il doit se comporter en homme honnête, et c'est pour cela qu'il est revenu dans le pré du père Jean, pour réfléchir à la manière dont il doit faire sa demande. Mais avec cette chaleur, il a beau implo-

rer toutes les muses des poètes, pas le moindre début d'une phrase ne vient, rien qui pourrait décrire à son père combien il aime Fanon et combien il souhaite la faire sienne devant Dieu et les hommes.

Il reste ainsi toute la matinée à chercher l'inspiration, et il est toujours là lorsque les cloches de l'église annoncent trois heures. Il règne un silence de cathédrale, pas un chant d'oiseau, pas même une voix qui en cherche une autre dans la rue principale et plus étrange encore, il n'y a même pas un souffle de brise. Pierre regarde autour de lui et s'interroge sur cet étrange phénomène et c'est alors qu'il sent enfin, sur le col de sa chemise, souffler une brise généreuse. Prêt à remercier Éole pour ce cadeau et par la même occasion lui dédier un quatrain, il est brusquement interrompu dans son élan poétique par l'arrivée à quelques mètres de lui d'une beauté au visage triste. Ses bras fins, le long de son corps gracieux, rythment une marche mélancolique. Pierre se frotte les yeux, pensant qu'il s'agit d'un mirage et que le soleil lui a fait perdre la raison. Mais non, il ne rêve pas, cette belle et longiligne créature est bien là. Elle s'avance et se fige près du bord, et Pierre craint un instant qu'elle ne commette un acte irréparable. Bouche bée devant cette divine apparition, il n'ose prononcer le moindre mot. Il la regarde et remarque qu'elle pleure à chaudes larmes, elle

pleure tant que le haut de son corsage, ses hanches et le bas de sa robe sont entièrement trempés. À ses pieds, qu'elle présente nus à son regard, une rigole se forme et le chagrin de la belle inconnue est tel que, en peu de temps, un ruisseau de larmes va se fondre dans le lit asséché de ce qui n'est pas encore redevenu une rivière. Que faut-il faire, l'interroger ? La prendre dans ses bras au risque de se faire éconduire et, qui sait, si elle voyage en carrosse se faire rosser comme un malandrin par son cocher, son valet – ou pire encore, voir sa petite bedaine transpercée d'un coup d'épée par un mari jaloux ? Dans sa tête une phrase tourne sans cesse : *mais qui peut donc vous faire tant de peine ?* Et c'est à cet instant qu'il se passe une chose encore plus incroyable, aussi impossible que cela puisse paraître ; alors que notre héros n'a pas prononcé la moindre parole, il entend résonner à ses oreilles :

« Ne craignez rien, jeune poète, je ne suis pas en compagnie. Et votre vie comme mon honneur ne sont pas en danger. Vous vous demandez comment je suis au courant de votre poésie ? D'où je viens, on sait bien des choses sur le monde qui vit ici. Mais je dois vous laisser, et de grâce ne souffler mot de ma présence ici à personne. L'endroit est charmant et convient parfaitement à ma tristesse. Car si je pleure autant, mon jeune ami, c'est que mon cœur saigne de tant de dou-